

La quête de l'historicité

Teresa Cristina Carreteiro

Number 22, 1994

Marginalité et exclusion sociales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002208ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002208ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carreteiro, T. C. (1994). La quête de l'historicité. *Cahiers de recherche sociologique*, (22), 49–59. <https://doi.org/10.7202/1002208ar>

Article abstract

This article first discusses the modes of the social construction of memory in certain favelas (shanty towns) of Rio de Janeiro in Brazil. It argues that forms of denial of social history constitute a defensive process by which the pain of social origin is silenced or chased away. This article also discusses the kinds of projects a social group can have by examining the types of imaginary which animate them. Secondly, this article studies one particular favela in Rio de Janeiro. On the basis of an action-research project conducted with the collaboration of its inhabitants, the author explains the project and the stages of the group's intellectual and affective construction. Such a rediscovery of collective history is essential to a community's development.

La quête de l'historicité

Teresa Cristina CARRETEIRO

L'étude de communautés urbaines édifiées de manière spontanée et quelque peu sauvage, dépourvues d'une organisation formelle relativement définie et stabilisée, communautés dans lesquelles les individus sont confrontés à la survie plus qu'à l'existence, une telle étude, donc, nous interpelle sur la possibilité de construire en leur sein des changements profonds et assurés.

Dans ce texte, nous aborderons cette problématique en deux temps. Tout d'abord, nous porterons notre attention sur la construction sociale de la mémoire et de l'histoire dans ces ensembles sociaux. Puis, nous illustrerons ces différentes dimensions à partir d'une recherche-intervention que nous avons entreprise depuis un certain temps dans une *favela* (sorte de bidonville) à Rio de Janeiro, au Brésil.

Notre objectif est de repérer la place que peut prendre l'histoire individuelle et collective chez un sujet qui connaît, comme les autres membres de sa communauté, des conditions d'existence précaires. Nous avons en vue non une population marginale minime, comme c'est le cas en Europe de l'Ouest ou en Amérique du Nord, mais la majeure partie de la population urbaine brésilienne qui est toujours en quête de territoires à habiter, de travail à effectuer, de sécurité à revendiquer et souvent de droits à réclamer. Il ne faut pas oublier que le Brésil est fondamentalement, comme l'a fortement souligné le sociologue Jaguaribe¹, une société duale dans laquelle les groupes sociaux détenteurs de richesses ou simplement capables de mener une vie aisée et de travailler sont fortement minoritaires.

Avant de préciser la place de l'histoire et de la mémoire chez un sujet, il est nécessaire de dire que, pour nous, un sujet n'existe en tant qu'acteur social, dans une démocratie moderne, que dans la mesure où il peut se prendre en charge comme citoyen. Or être citoyen signifie tout d'abord disposer de droits et de libertés, ce qu'on appelle généralement les droits civils: liberté d'expression, de réunion, d'association, liberté de mouvements, de «locomotion» dans laquelle Hannah Arendt voit le droit fondamental puisqu'il signifie que l'individu n'est pas enchaîné à un maître ou à une terre et qu'il peut donc disposer de son corps et de son esprit, premiers biens qu'il possède. De plus, être citoyen veut dire être titulaire de droits

¹ H. Jaguaribe, *Alternativas do Brasil*, Rio de Janeiro, José Olympio Ed., 1988.

politiques, c'est-à-dire du droit de participer pleinement à l'orientation et à la direction des affaires générales du pays (souvent par le seul droit de vote) ainsi qu'à la gestion des régions et des communes. C'est, enfin, se voir attribuer ou avoir conquis des droits sociaux (encore appelés les droits de créances). Tout citoyen d'un État doit pouvoir être considéré comme le créancier de cet État qui, à son tour, lui garantit le droit au travail, à la santé, à la sécurité économique.

Le véritable citoyen a donc des liens étroits avec l'ensemble des institutions étatiques et nationales. Il participe — plus ou moins pleinement — à la vie politique, sociale, économique de la nation.

Or, pour les personnes vivant en marge de la société dominante, dans des conditions de survie quelque peu primaires, les liens institutionnels sont plutôt fragiles et susceptibles de se rompre facilement.

Que dire donc de ces sujets qui habitent les *favelas*, dans des habitations misérables, qui mènent une vie précaire, la plupart du temps sans emploi stable, vivant de petits travaux, qui sont presque illettrés et qui ne disposent même pas du droit à s'insérer dans un système de santé.

Lorsque, néanmoins, certains liens institutionnels se forment, ces individus ne sont pas véritablement reconnus. Ils ne peuvent pas, de ce fait, se représenter comme occupant une place sociale établie ni avoir une image positive de citoyen. Les individus privés de reconnaissance, ou n'ayant qu'une reconnaissance fragile de la part des autorités, ont un rapport pour le moins ambigu aux institutions qu'ils associent à une forme de violence. Un tel rapport les empêche de structurer des liens continus de soutien et d'intégration avec les institutions étatiques. Ainsi, leur trajet de vie est marqué par de faibles contacts avec les institutions sociales, d'où une existence placée sous le signe de l'éphémère ou de l'instantané.

Nos travaux auprès de ces populations, dont l'existence consiste toujours dans une survie, montrent que la plus grande partie des personnes qui les composent sont contraintes de mener une vie nomade. C'est la possibilité de trouver un travail ou de se construire une maison, même très modeste, qui leur permet de se fixer temporairement sur un territoire. Quand ces conditions défont (manque de travail, éradication des *favelas*), l'errance recommence.

Le *déracinement* est la marque caractéristique du parcours de ces groupes. Il se manifeste par l'absence de situation stable, que l'on peut repérer à plusieurs niveaux de leur existence sociale. Ainsi, la relation avec le travail, les modes d'habitation, la participation aux institutions d'enseignement, de prévoyance sociale, de santé sont, en effet, plus ou moins frappés de précarité. Le

déracinement est à l'opposé de l'enracinement que Simone Weil² définit comme «la nécessité la plus importante et la plus méconnue de l'âme humaine. L'être humain plonge ses racines dans la participation à l'existence collective, ce qui permet de maintenir vifs certains trésors du passé et certaines anticipations du futur». L'enracinement exige donc la participation collective: des sentiments partagés lors d'actions collectives et un engagement dans la dynamique de la vie communautaire.

On peut dès lors se demander ce qui se passe quand la vie se tisse dans un environnement qui n'encourage pas l'enracinement, mais qui au contraire, provoque la déstructuration constante de liens sociaux plus forts.

La *première conséquence* est la création de trous dans le travail de la mémoire. Quand un soutien durable fait défaut dans l'activité de construction collective du vécu, il ne peut y avoir, pour le groupe, de possibilité de se référer à une histoire commune ni d'élaborer une mémoire collective. Les productions du groupe social tombent alors dans l'anonymat, quand elles ne sont pas purement et simplement oubliées, occultées ou refoulées.

La *deuxième conséquence* est la centration de la vie sur le moment présent. Celui-ci devient la préoccupation principale, le centre d'organisation de l'existence. Or les historiens ont suffisamment montré que les sociétés incapables de se remémorer le passé et de le perlaborer se mettent dans l'impossibilité de construire leur histoire. Comme le dit le philosophe Santayana, «celui qui oublie ou méprise l'histoire est condamné à la revivre». En effet, la remémoration est indispensable pour que les groupes sociaux ne répètent pas les mêmes conduites souvent catastrophiques. Sans mémoire, les groupes sociaux sont condamnés à vivre dans l'instant et à ne penser qu'à la survie. Une phrase, souvent entendue au Brésil, en témoigne: «Le futur, c'est seulement demain.»

Si la mémoire est peu sollicitée, c'est qu'elle est bien souvent, et uniquement, porteuse d'événements traumatiques. L'épisode suivant, survenu dans une communauté où je travaille actuellement, illustre cette affirmation. Plusieurs personnes sont décédées parce qu'elles étaient impliquées dans le trafic de la drogue. Les «gens» de la drogue avaient émis une consigne qui interdisait aux habitants de la *favela* d'occuper les maisons des morts. Le respect d'un tel ordre montre bien le pouvoir des narcotrafiquants dans la communauté et l'impossibilité de ses habitants d'échapper à la soumission.

La communauté s'est défendue contre la menace de mort en oubliant que l'endroit où se situaient les maisons des morts faisait partie de son histoire.

² S. Weil, dans E. Bosi, *A Condição operária e outros estudos sobre a opressão*, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979.

Imaginairement, cet espace a été soustrait à la géographie communautaire, comme s'il avait été arraché aux corps et à la mémoire des habitants.

Dans la mesure où la mémoire est susceptible de rappeler uniquement les luttes pour la survie et la nécessité de se confronter à la mort réelle ou symbolique, l'histoire de l'installation et la vie dans la *favela* ne peuvent pas être l'objet d'un investissement positif.

On peut donc constater la volonté inconsciente de déni ou de forclusion de l'histoire et de la mémoire. Ce processus défensif a pour but d'éloigner ou de taire la souffrance d'origine sociale, du fait même de son caractère intolérable. Les populations ne tenteront donc pas de se demander d'où elles viennent et quel a été leur parcours. Elles seront plutôt confrontées à la difficulté de se construire des projets d'avenir.

Nos travaux peuvent être alimentés par les réflexions de Lasch à propos des survivants, de ceux qui ont vécu des situations limites: «Les survivants ne peuvent pas reprendre le passé, étant donné qu'ils ne désirent pas la mort [...] leur vie se réfère à des actes et à des événements isolés [...] Le temps et l'espace se centrent dans le présent immédiat...³».

On constate ainsi que les populations craignent, en se remémorant, d'être envahies par la mort, ou tout au moins d'être engluées dans les anciens traumatismes. Ainsi, elles ne procèdent pas au travail de deuil qui serait nécessaire pour avoir envie de penser à un futur acceptable. Voulant vivre, elles ne peuvent que survivre. Notre hypothèse est donc que les sociétés qui ne peuvent faire référence à un passé, même et surtout s'il est difficilement remémorable et analysable, se mettent dans l'impossibilité de penser un futur qui soit le fruit d'une construction collective.

Constater la difficulté des membres de la communauté à vivre et à agir ensemble nous ramène à ce propos de Freud: «La vie en commun ne devient possible que lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement plus puissant que ne l'est lui-même chacun de ses membres, et à maintenir une forte cohésion en face de tout individu pris en particulier⁴».

Tout groupe, dès le moment où il se constitue de manière plus ou moins forte, est obligé de se donner un projet pour faire face à ses difficultés internes et aux problèmes que pose l'environnement. La question est de savoir quelle forme peuvent prendre les projets collectifs. Deux cas de figures se présentent:

³ C. Lasch, *O Mínimo EU*, Ed. Brasiliense, p. 85.

⁴ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 44.

a) *Un projet de réalisation.* Ce projet apparaît lorsque le groupe peut envisager le futur et qu'il a envie de se constituer comme collectif. Cela suppose que ses membres soient en mesure d'élaborer un projet en commun ou qu'ils se sentent appelés à contribuer au projet proposé par certains leaders. À ce moment-là, l'ensemble des membres ressentent une forte attraction mutuelle et adhèrent fortement à un projet qu'ils considèrent comme apte à donner un nouveau sens à leur action et à leur ouvrir de nouvelles portes. L'imaginaire prévalant dans le groupe est alors un imaginaire moteur⁵. Imaginaire moteur dans le sens que le projet permet aux sujets d'avoir recours à leur imagination créatrice, c'est-à-dire imaginer ce qui est en dehors de la sphère de leur pensée et de leurs comportements quotidiens. Imaginaire moteur parce que le désir est reconnu comme tel et peut féconder le réel. Cet imaginaire brise le cycle de la répétition, favorise les pratiques sociales novatrices tout en étant producteur de ruptures tant dans les conduites, dans le langage, dans la pensée que dans le rythme de la vie.

b) *Un projet de survie et de subsistance.* Le groupe s'organise autour de moyens assurant la survie. De cette manière, il croit être capable de se protéger et peut-être d'exorciser les menaces réelles ou fantasmées. N'oublions pas que, dans une telle situation et selon les deux catégories analysées par Freud, l'angoisse dérivée du réel est plus opérante que l'angoisse dérivée de la pulsion. L'imaginaire qui tend à dominer est l'imaginaire leurrant. En effet, les sujets sont pris au piège de l'illusion de pouvoir continuer à vivre avec le minimum d'anxiété possible, alors qu'ils ne se donnent pas les armes nécessaires pour affronter la réalité dans sa complexité.

La recherche-intervention

La recherche-intervention que nous avons organisée concerne la communauté de Niterói. Il s'agit d'une *favela* située à Rio de Janeiro, au Brésil. Pour reprendre les formes de projets possibles pour divers groupes, énoncés plus haut dans ce texte, disons que la communauté de Niterói a davantage un projet lié à la survie et à la subsistance plutôt qu'un projet axé sur la réalisation. Mais avant d'entrer dans la discussion, il nous semble essentiel de présenter plus précisément les caractéristiques de cette *favela*, afin de mieux cerner le contexte.

Cette *favela* s'est d'abord développée au centre-ville de Rio, sur un terrain avoisinant un quartier bourgeois. Vu cet emplacement, près des lieux de commerce, il était relativement facile pour les habitants de trouver un travail leur permettant d'assurer leur existence. La plupart des personnes s'occupent à ramasser diverses choses laissées dans des cartons abandonnés sur un terrain vague. Ce

⁵ E. Enriquez, «Imaginaério social, Recalcamento e Repressão nas Organizações», *Revista Tempo Brasileiro*, nos 37-38, 1974.

travail fournit aux habitants de la *favela* un minimum de revenus, tirés de quelques ventes ou échanges.

La majorité des habitants sont originaires de la campagne de l'État de Rio de Janeiro et ont vécu antérieurement dans d'autres *favelas*, davantage éloignées du centre. La principale raison qui a poussé les nouveaux habitants à venir s'installer dans cette localité est justement la situation centrale du terrain, au cœur de la ville.

Après seulement quelques années, la *favela* comptait déjà 63 baraques en bois. À ce moment, la mairie, qui acceptait déjà mal une *favela* en plein centre-ville, décidait de déménager dans une région périphérique. Une grande partie de la population s'est trouvée d'un seul coup privée de tout travail. De plus, plusieurs enfants n'ont pu trouver une place dans les écoles locales. Sans moyens de subsistance, la plupart des habitants se sont vus contraints à trouver de nouveaux moyens de survie. C'est ainsi qu'une partie importante des habitants de la *favela* se sont mis à fouiller dans le plus grand dépôt d'ordures de la municipalité, lequel est situé tout près du lieu où la communauté Niterói avait été transplantée.

À l'intérieur de la *favela*, l'organisation sociale communautaire n'a pas été en mesure de se définir des stratégies collectives afin de faire face aux obstacles. Elle ne pouvait pas non plus envisager de projets durables, et ce même à moyen terme. Par conséquent, on a progressivement cessé d'idéaliser le fonctionnement du groupe en tant qu'acteur collectif et le sentiment d'impuissance grandit. Ainsi, plus le temps passe, plus il devient difficile d'envisager des projets communs. Les seuls liens positifs qui persistent, à l'intérieur d'une communauté, sont ceux qui se nouent dans les petits groupes de voisinage ou de parenté.

Concernant la situation difficile vécue par la communauté Niterói en ce qui a trait au trafic de drogue, notre stratégie d'intervention n'a pas consisté en un dialogue général ou en une confrontation des divers acteurs sociaux. Les membres de la communauté avec qui nous avons pu nous entretenir, et qui ont pris le risque de nous parler, nous ont fait comprendre à plusieurs reprises qu'ils ne pouvaient pas évoquer franchement les événements vécus.

Notre analyse de la communauté visait surtout à mettre en évidence les modalités par lesquelles les habitants étaient à même de cerner leurs problèmes et d'y faire face.

D'une part, nous avons pu constater que les stratégies collectives ne s'articulaient jamais autour de perspectives à long terme, correspondant plus à des tactiques qu'à des stratégies. Les solutions envisagées découlaient en règle générale d'improvisations et visaient à résoudre les difficultés rencontrées dans le moment

présent. D'autre part, nous avons remarqué que le conflit et l'histoire sociale étaient soit oubliés, soit banalisés. La conséquence en est un déficit d'investissement en regard du futur et qui passe par une incompréhension du passé entraînant souvent une difficulté à se représenter l'avenir. Cette constatation va tout à fait dans le sens de notre hypothèse.

Dans ces conditions, le groupe social communautaire avait une vision de lui-même fortement désidéalisée. Or ce qui n'est pas mû par l'idéal tombe dans le conformisme.

L'ensemble de ces constatations nous ont amenée à élaborer trois propositions, lesquelles allaient nous permettre de planifier notre intervention:

a) Création d'espaces de convivialité

Cette première proposition vise l'aide à la création d'espaces de vie différents de ceux auxquels les habitants étaient habitués. Des moyens d'action très concrets sont suggérés, dont la projection de films qui posent comme problématique la vie dans les communautés. Après le visionnement, les habitants de la *favela* sont conviés à donner leurs impressions sur les films et à en analyser le contenu.

Un des buts avoués de notre recherche-intervention était de créer les conditions nécessaires à la disparition ou du moins à la réduction de la vie d'errance des enfants, problème que nous avons été en mesure de constater. Dans ce sens, un second moyen d'action que nous avons proposé concerne la constitution de groupes d'enfants afin d'arriver à comprendre la représentation qu'ils ont de leur espace d'habitation. De plus, nous espérions stimuler chez eux un attachement à l'espace, ce qui peut leur donner le désir de le transformer.

De plus, nous avons accompli avec eux un travail important sur la propreté, ce qui les a conduits à considérer les ordures d'une autre manière, à ne plus les jeter partout et à apprendre le même comportement à leurs parents.

b) Aide à la création d'une association d'habitants

En mettant de l'avant cette proposition, nous poursuivions l'objectif que la communauté puisse avoir un pouvoir représentatif auprès de la mairie, qu'elle soit véritablement capable de discuter avec celle-ci et de lui exposer les revendications des membres de ladite communauté. Sans entrer dans le détail de la mise en œuvre

de cette proposition, nous pouvons dire que l'association s'est créée, mais non sans beaucoup de difficultés.

c) Création de vidéos et travail d'analyse à partir de photos

Dans un premier temps, ces deux activités avaient pour objectif de favoriser la mise en mots de l'histoire de la communauté. On sait, depuis les travaux des linguistes sur les organisations, que toute utilisation du langage comporte quatre fonctions essentielles: une fonction d'information, une fonction cognitive, une fonction d'expression et une fonction de production d'identité personnelle et collective. Or nous avons pu constater que, dans cette communauté, le langage a surtout une fonction d'information et que l'ensemble des informations est contenu dans un code restreint. Par ailleurs, en ce qui a trait aux autres fonctions, elles sont fort peu remplies.

Le but de ces propositions était (et est encore puisque la recherche se poursuit) d'inciter les habitants à discuter de leurs expériences, à échanger leurs idées sur la thématique de l'histoire de la communauté. Par ces divers moyens, nous espérons favoriser chez eux un essai de construction intellectuelle et affective du groupe qui passe par l'émergence d'un désir de l'histoire.

Les discussions en groupe, à la suite du visionnement de films vidéo, peuvent susciter une remémoration partagée, susceptible d'aider à la création durable d'une enveloppe de mémoire, dont les psychanalystes, et en particulier Enriquez, ont montré la nécessité structurelle pour les individus et les groupes. L'hypothèse⁶ qui nous guide est que l'historicité ne se fait que dans la relation et se développe à partir d'une remémoration partagée.

Pendant un certains temps, nous ne disposions pas de l'équipement nécessaire pour réaliser des films vidéo. Aussi, nous avons commencé par travailler à partir de photos de la *favela* et de ses habitants. Ceux-ci aimaient bien se voir en photo. La photo était pour eux un premier signe de la reconnaissance de leur existence. Se mettait ainsi progressivement en place, par le truchement des photos, une symbolique de la reconnaissance personnelle et mutuelle. C'est pourquoi les habitants nous ont demandé à plusieurs reprises de revoir les photos pour pouvoir se voir à nouveau et ainsi se construire une image d'eux-mêmes et de l'histoire de la *favela*. Cette demande nous a semblé intéressante et nous avons pensé que, dès ce moment, la communauté nous considérait comme les garants de sa mémoire.

⁶ M. Enriquez, «L'enveloppe de mémoire et ses trous», dans D. Anzieu, *L'enveloppe psychique*, Paris, Dunod, 1989.

Le sujet de la première vidéo est l'histoire de la formation de la *favela*. Cette vidéo a été réalisée à partir de douze entretiens approfondis avec des habitants de la *favela*. Des personnes jouant un rôle important, ainsi que des personnes sans fonctions particulières, ont été choisies pour les entretiens. Le critère de saturation (on considère un fait comme évident s'il apparaît sous à peu près le même éclairage dans le discours de plusieurs personnes) nous a permis de sélectionner ainsi les faits essentiels de l'histoire de la communauté.

Conclusion

Notre travail a principalement pour but de favoriser la prise en compte de l'historicité. Nous croyons qu'il peut permettre la reconnaissance mutuelle des membres de la communauté et l'établissement de liens plus positifs. Notre projet ne vise pas nécessairement la production d'un changement dans la communauté. Nous prenons en considération le rythme de la communauté et de ses habitants, et leur relation à la mémoire, à l'espace d'habitation et à la réalité extérieure. Nous croyons qu'un travail centré sur l'historicité collective peut amorcer une action dans laquelle les individus ne sont plus seulement les produits de leur histoire mais tendent à en devenir les sujets, pour reprendre l'expression de Gaulejac.

Nous savons, depuis Hannah Arendt, que le «pouvoir commencer» et que «l'agir ensemble», dans le respect de la diversité et de la pluralité des acteurs, constituent le signe d'une reconnaissance et de l'innovation. Concluons par une citation de cette auteure: «Les hommes aussi longtemps qu'ils peuvent agir sont en mesure de réaliser et réalisent constamment, qu'ils le sachent ou non, l'improbable et l'incalculable.»

Teresa CARRETEIRO
Département de psychologie
Universidade Federal Fluminense, Brésil

Résumé

Nous nous intéressons, dans un premier temps, aux modes de construction sociale de la mémoire dans quelques *favelas* (sorte de bidonvilles) à Rio de Janeiro, au Brésil. Nous proposons comme mode explicatif que les formes de déni de l'histoire sociale constituent un processus défensif visant à éloigner ou étouffer la souffrance d'origine sociale. Nous abordons également la question des projets qu'un groupe social peut élaborer en insistant sur certains types d'imaginaire qui les animent.

Dans un deuxième temps, nous présentons le cas d'une *favela* à Rio de Janeiro. À partir d'une recherche-intervention réalisée avec la collaboration des habitants, nous expliquons le projet, les mesures mises de l'avant en vue de favoriser la construction intellectuelle et affective du groupe. Cette redécouverte de l'histoire collective est essentielle au développement d'une communauté.

Mots-clés: historicité, *favela*, exclusion, recherche-intervention, mémoire collective.

Summary

This article first discusses the modes of the social construction of memory in certain favellas (shanty towns) of Rio de Janeiro in Brazil. It argues that forms of denial of social history constitute a defensive process by which the pain of social origin is silenced or chased away. This article also discusses the kinds of projects a social group can have by examining the types of imaginary which animate them.

Secondly, this article studies one particular favella in Rio de Janeiro. On the basis of an action-research project conducted with the collaboration of its inhabitants, the author explains the project and the stages of the group's intellectual and affective construction. Such a rediscovery of collective history is essential to a community's development.

Key-words: historicity, favella, exclusion, action-research, collective memory.

Resumen

Este artículo aborda, en un primer momento, los modos de construcción social de la memoria en algunas favelas (barrios pobres marginales) en Río de Janeiro, Brasil. Se propone a modo de explicación que las formas de negación de la historia social constituyen un proceso defensivo que tiene por objeto alejar o callar el sufrimiento de origen social. Este texto trata igualmente de los proyectos que un grupo social puede tener e insiste sobre ciertos tipos de imaginario que los animan.

En una segunda instancia, la atención ha sido dirigida hacia una favela en particular de Río de Janeiro. A partir de una investigación-acción realizada con la colaboración de sus habitantes, la autora explica el proyecto y las medidas puestas en práctica para favorecer la construcción intelectual y afectiva del grupo. Este redescubrimiento de la historia colectiva es esencial para el desarrollo de una comunidad.

Palabras claves: historicidad, favela, exclusión, investigación-acción, memoria colectiva.